

## LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

## LE FILS

## I. — UNE VISITE

Emilienne Lormont, la fille du marquis de Mimosa, vivait tranquille avec Catherine Martinet dans son petit appartement de la rue Godot de Mauroi.

Si elle joue un rôle un peu effacé dans notre histoire, si elle est dans une ignorance absolue de tout ce qui se passe autour d'elle, l'attention n'en doit pas moins être constamment fixée sur elle.

En effet, elle n'est étrangère à aucun des événements qui se sont accomplis et vont s'accomplir encore.

Emilienne est tout entière dans l'intérêt qui s'attache à ces papiers remis autrefois par Marguerite Lormont au docteur Villarceau, volés à ce dernier par Edouard Forestier et retrouvés par la marchande à la toilette.

La jolie dentellière ne pense plus à ces papiers dont Marguerite lui a parlé, assez vaguement d'ailleurs ; elle ne peut pas se douter de l'importance qu'ils ont pour elle, du changement qui, par eux, pourrait se faire dans sa destinée.

Pour Emilienne, ils sont depuis longtemps perdus sans espoir d'être retrouvés, ces papiers qui devaient contenir le secret de sa naissance.

Elle aurait été bien étonnée si on était venu lui dire que ces papiers, presque miraculeusement retrouvés, mettaient en ébullition le cerveau d'un homme et d'une femme, faisaient naître de cupides convoitises, des espérances insensées, et qu'on allait se servir d'eux pour substituer à elle, la véritable fille du marquis de Mimosa, une autre jeune fille, qui serait la complice inconsciente d'une audacieuse machination.

Emilienne, habituée au travail, à se tenir dans l'ombre, aimait l'existence calme et paisible et vivait autrement que la plupart des jeunes filles de son âge, qui recherchent avidement toutes les distractions et ont constamment des rêves qui ne peuvent se réaliser.

Emilienne mettait en pratique la maxime du sage :

« Cache ta vie si tu veux être heureux. »

Elle travaillait seule à ses réparations de dentelles, bien qu'elle eût pu occuper une ou deux ouvrières. Mais elle craignait de se donner pour compagnes des jeunes filles dont les idées et les sentiments n'auraient pas été en harmonie avec les siens. Elle préférait, pour répondre aux exigences de ses clientes, se condamner à un travail qu'elle prolongeait souvent dans la nuit, malgré les interminables gronderies de sa fidèle Catherine.

Elle n'avait lié connaissance avec personne de la maison et n'avait pas répondu aux avances de plusieurs de ses clientes qui avaient cherché à l'attirer chez elles.

Emilienne n'allait même plus que très rarement à l'hôtel Villarceau où tout le monde, cependant, ne cessait de s'intéresser à elle et de lui témoigner la plus vive sympathie.

C'était un sacrifice qu'elle s'imposait, obéissant à un sentiment de dignité personnelle et de reconnaissance envers ceux qui avaient été ses bienfaiteurs.

Oh ! si elle n'avait dû rencontrer dans la maison hospitalière de la rue de Boulainvilliers que Mme Villarceau, sa fille et son gendre, qui lui témoignaient une affection presque paternelle, elle aurait largement profité de l'accueil qu'on lui faisait toujours ; mais c'était aux regards de Lucien qu'elle se déroba.

Le jeune homme ne lui avait jamais adressé aucune de ces paroles qui impressionnent vivement une jeune fille et portent le trouble jusqu'au fond de son âme ; il avait toujours conservé vis-à-vis d'elle une attitude réservée et respectueuse. Mais les inflexions de sa voix, son émotion mal dissimulée, des rougeurs subites, son attention, sa sollicitude, les regards, qu'il attachait sur elle, avaient été autant de signes auxquels elle n'avait pu se tromper.

Avec cette finesse d'instinct qui éclaire les jeunes filles, Emilienne avait deviné, compris ce que le docteur Delteil, sa femme et Mme Villarceau ne soupçonnaient même pas.

Lucien, nous le savons, aimait Emilienne et la jolie dentellière avait elle-même subi le charme du caractère franc et loyal du jeune homme.

Il était instruit, spirituel et parlait de tout avec facilité ; toujours Emilienne avait pris plaisir à l'entendre, et en remarquant qu'il avait l'esprit cultivé, de nobles pensées, de grandes idées, elle avait découvert aussi combien son cœur était bon.

Au retour de chacune de ses visites, elle s'était interrogée dans le recueillement de ses pensées et de sa solitude et avait constaté avec effroi que le jeune ingénieur prenait dans son cœur une place de jour en jour plus grande.

Bientôt, il ne lui fut plus permis d'en douter, elle aimait Lucien. Ce n'était pas une découverte heureuse que faisait la pauvre Emilienne. Elle connut une nouvelle douleur et versa des larmes.

Hélas ce n'était pas la chanson du bonheur que l'amour chantait dans son cœur !

Elle voyait avec épouvante la distance énorme qui la séparait de Lucien

Delteil : il était riche et elle était pauvre ! Il portait un nom honoré, illustre, et elle était une pauvre fille abandonnée, sans nom, sans famille.

Que faire ? Elle ne pourrait pas, elle le sentait bien, arracher de son cœur cet amour fatal qui l'avait pris tout entier ; mais elle en garderait le secret, comme elle garderait celui de ses souffrances et, dût-elle en mourir, elle imposerait silence à son cœur et ne permettrait à personne de pénétrer sa pensée.

Lucien l'aimait, elle en était sûre ; mais elle devait le décourager, en lui faisant comprendre durement, s'il le fallait, que ce n'était pas elle, une pauvre ouvrière, qu'il devait aimer.

Non, non, elle ne pouvait pas se laisser aller à une folle espérance, donner accès dans son âme à un rêve insensé.

A la seule idée qu'on pourrait l'accuser de s'être fait aimer de Lucien par quelque manège de coquetterie, la rougeur lui montait au front, tout ce qu'il y avait d'honnête en elle se révoltait. Eh bien ! pour qu'on ne puisse dire cela, ni même le supposer, elle n'irait plus chez Mme Villarceau ; Lucien, ne la voyant plus, cesserait de penser à elle, il l'oublierait.

Elle souffrirait, elle, oh ! elle souffrirait beaucoup ; mais qu'importe ? Elle se disait qu'il y a des périls auxquels on ne peut échapper qu'en s'en tenant éloigné.

Ainsi qu'elle se l'était promis, Emilienne n'allait plus que très rarement à l'hôtel Villarceau, et c'était à des heures où elle était sûre de ne pas rencontrer le jeune ingénieur.

Elle essayait bien aussi de ne plus penser à Lucien, mais si elle pouvait éviter de se trouver en sa présence, elle ne parvenait pas, quoi qu'elle fit à l'éloigner de sa pensée.

Il était trois heures de l'après-midi. Elle venait d'achever de reprendre une pièce de dentelle et s'était levée pour en prendre une autre, lorsque le timbre de la sonnette annonça une visite.

Un instant après, Mme Delteil entra souriante dans la chambre où travaillait la jeune fille.

Elle embrassa affectueusement sa protégée, puis la regardant avec intérêt :

— Vous êtes un peu pâlotte, lui dit-elle, seriez-vous souffrante ?

— Non, madame, ma santé est bonne, Dieu merci.

— Ma chère petite, vous travaillez trop, — c'est ce que dit maman Villarceau, — et vous ne prenez pas assez d'exercice.

— Il faut bien que je travaille, madame, pour ne pas mécontenter les personnes qui, grâce à vous et à Mme Villarceau, ne me laissent pas manquer d'ouvrage.

— Soit, mais il ne faut pas vous tuer. Sachez, ma chère Emilienne, que je suis chargée de vous gronder, oh ! mais bien fort.

— En quoi, madame, ai-je pu mériter ces reproches ?

— Nous trouvons que vous nous négligez un peu trop, ce dont Mme Villarceau n'est pas contente.

— Madame... balbutia la jeune fille.

— Savez-vous qu'il y a un siècle qu'on ne vous a pas vue à Passy ?

— Je suis si occupée, répondit Emilienne avec embarras.

— Mauvaise excuse. Voyons, Emilienne, auriez-vous à vous plaindre de nous ?

— Oh ! madame !... Comment pourrais-je avoir à me plaindre, quand j'ai toujours été accueillie à l'hôtel Villarceau avec tant de bonté ? Ah ! croyez-le bien, je n'oublie pas, je n'oublierai jamais ce que tous vous avez fait pour la pauvre orpheline ; mon cœur vous en garde une éternelle reconnaissance.

Les yeux de la jeune fille s'étaient remplis de larmes.

— Allons, allons, dit doucement Mme Delteil, il ne faut pas que ce que je viens de dire vous fasse pleurer ; vous ne devez voir dans mes paroles qu'une nouvelle preuve de l'affection que nous avons pour vous. Ma chère Emilienne, il faut venir nous voir plus souvent.

— Madame, je ferai mon possible... .

— Je l'espère bien. Tenez, c'est demain dimanche, promettez-moi de venir passer la journée de demain avec nous.

— Je n'ose pas vous promettre, madame.

— Pourquoi ?

— Je puis être empêchée... .

Emilienne, singulièrement gênée, ne savait comment répondre. Elle aurait voulu que Mme Delteil, plus clairvoyante, devinât la raison qui l'obligeait à s'éloigner de l'hôtel Villarceau.

Elle ne pouvait pourtant pas dire à la mère de Lucien :

— Madame, j'aime votre fils, et si je ne vais pas vous voir aussi souvent que vous le voudriez, c'est pour ne pas troubler la tranquillité de votre maison.

— Vous avez toujours beaucoup d'ouvrage ? reprit Mme Delteil.

— Autant que j'en peux faire, madame.

— Et vous gagnez assez pour suffire à tous vos besoins, car au lieu de recevoir la petite rente du capital placé à votre nom depuis la mort de votre mère, vous avez prié M. Delteil d'ajouter les arrérages au capital.